

**HABITER AUTREMENT.
EXEMPLE D'UN HABITAT FÉMINISTE À GRENOBLE**

Edith GAILLARD
Equipe Cités, Territoires, Environnement, Sociétés (CITERES)

Résumé

En partant de la notion d'habiter, on cherchera à souligner la dimension éminemment politique de cette notion qui ne se réduit pas à la simple occupation d'un lieu et aux pratiques sociales d'investissement s'y référant, mais qui relève tout autant des finalités de l'occupation. En appréhendant la question sous l'angle de l'habitat alternatif, des logiques d'espace spécifiques sont mises en lumière allant de l'appropriation sociale d'un lieu et de ses finalités, à son détournement symbolique produisant un terrain d'exception agi par de multiples mobilisations politiques.

Abstract

Starting from the notion "to live" we will try to highlight the political side which does not only refer to occupying a space and the social practices but also on the same level to the goals of occupation. If we think of the alternative way of living, we will see that specific rules are underlined starting from the social use of a space and its goals to its symbolical invading. All of this create an interesting issue interacted by the politic.

Je me propose, dans le cadre du colloque *Espaces de vie, espaces-enjeux : entre investissements ordinaires et mobilisations politiques*, de rendre compte de mes résultats concernant un collectif de femmes, militantes féministes, qui, dans une logique de contestation sociale, se sont emparées de leur espace de vie, en le théorisant, le pensant et le pratiquant en fonction de leurs propres engagements politiques.

Inscrit dans une démarche anarchiste, ce collectif dont le nombre est variable, a vécu plusieurs expériences de squat dont des squats non-mixtes.

La Flibustière ou la Mordue se voulaient des lieux de vie et d'échanges ouverts à toutes les femmes : « révoltées, timides, grosses, hétéroes, noires, bies, moches, blanches, trans, lesbiennes, jolies, désargentées... ». Bibliothèque, groupes de discussions et d'actions féministes, soirées, centre d'information prenaient place dans leur lieu. Récemment, en mixité, elles aménagent toujours des temps en non-mixité.

Au travers de l'investissement « ordinaire » d'un lieu de vie, cette expérience d'habitat alternatif nous donne à lire des modes de vie spécifiques où se repensent l'organisation sociale d'un groupe domestique ainsi que les normes d'habiter et de « vivre ensemble ».

Or, la question de l'habiter ne se réduit pas à la simple occupation d'un lieu et aux pratiques sociales d'investissement s'y référant, elle relève tout autant des finalités particulières de cette occupation. Autrement dit, il s'agit de saisir cette démarche volontaire, réfléchie et conceptualisée d'investir un lieu en toute illégalité pour en faire un lieu de réflexion et de pratiques politiques, sociales et économiques alternatives et/ou subversives.

Dans un premier temps, nous nous interrogerons sur cette démarche d'« habiter autrement » et sur les mécanismes sociaux mis en place repensant la norme d'habiter pour ensuite réfléchir à la teneur sociale de l'espace produit par cette occupation illégale.

Cette expérience d'habitat pose en effet un cadre réflexif autour de la dimension féministe de l'habitat, la question du genre et des logiques d'actions s'y référant perturbant les logiques de l'espace le détournant de sa fonction symbolique par de nombreuses mobilisations politiques

1. POUR UNE REMISE EN QUESTION DES NORMES D'HABITER

1.1. Habiter comme forme d'habitat

La question de l'habiter engage celle du logement même si elle ne se réduit pas à sa seule dimension.

Le squat comme lieu d'habitation est ouvertement revendiqué par ses occupantes : « chez nous », « à la maison ». Néanmoins, cette dimension essentielle qui est de « se loger » est difficilement saisissable et n'apparaît pas comme une des raisons qui motive l'ouverture et l'entrée dans le squat.

Ce qui est davantage remis en question est la forme d'un habitat constitutif d'un mode de vie. En effet, en investissant un lieu précédemment repéré, il s'agit d'éviter « des espaces cloisonnés, isolés, gérés par des régies¹ » qui impliqueraient des pratiques sociales spécifiques mais de choisir un espace pour ensuite le modeler à l'image du projet politique : « décider de la forme de son habitat, choisir le lieu et l'affectation de nos espaces, s'en occuper soi-même sans passer par une régie, pouvoir vivre collectivement et partager son immeuble par affinité et non par fatalité². »

¹ Brochure, *Nous occupions des maisons, nous occupons des maisons, nous occuperons des maisons.*

² Ibid.

Habiter, c'est donc revendiquer : « un mode de vie communautaire et collectif qui permette un autre partage de nos vies, de nos espaces, des expériences et des savoir-faire de chacun - en opposition à la société de plus en plus individualiste qu'on nous impose³. »

Le squat n'apparaît donc pas comme une nécessité, mais comme un moyen pour expérimenter des modes de vie. Il trouve sa légitimité pour ses occupants dans l'idée de projet : « on bidouille. On fait plein de choses par-ci par-là, on bricole, on organise des concerts, on dessine des affiches, on prépare notre défense juridique, on récupère, on aménage, on repeint, on s'occupe d'un resto végétarien, d'une petite bibliothèque, d'une zone de gratuité⁴. »

Lieu de l'expérimentation, de l'investissement « ordinaire », le squat se veut cet espace de vie qui leur apparaît confisqué et pour lequel elles militent.

1.2. Habiter comme mode de vie

Les causes de l'installation dans un squat se trouvent dans le fonctionnement alternatif, dans l'esprit contestataire, dans le mouvement de contre-culture. L'ambiance, l'environnement, les conditions de vie en collectivité peuvent stimuler l'entrée dans un squat ce qui revient à s'extraire de la « condition humaine normale » pour s'engager dans des réseaux de sociabilités spécifiques et pour formuler une solution complète à la question du vivre ensemble.

Ces réseaux de sociabilités permettent la transmission d'un « modèle d'habiter alternatif » ayant pour conséquence une hyperconscience de la réalité collective, une capacité critique par rapport aux mondes environnants, une connaissance forte des possibles d'une nouvelle organisation sociale, une capacité à mettre en place le système concret de mise en application d'un idéal de société qui se résumerait à :

- reconstituer un microcosme social pour fuir les multiples formes d'aliénation sociale ;
- l'élection d'un espace de vie afin de libérer les rapports sociaux ;
- la restauration d'îlots d'économie de subsistance en vue de la destruction du capitalisme ;
- s'abstraire de la société pour transformer sa vie.

Habiter le squat revient donc à s'approprier leur propre vie en occupant l'espace, à créer un espace de vie à l'image de leur engagement politique.

Toute entreprise de ce type se trouve immédiatement confrontée à la nécessité de pourvoir à sa subsistance et à l'obligation de se survivre à long terme.

En ce qui concerne la maison, il s'agit de l'aménager en fonction du projet politique et veiller à sa bonne tenue. Les tâches sont donc multiples : gros œuvre, construction, peinture, réparations diverses qui s'ajoutent aux tâches les plus quotidiennes : cuisine, vaisselle, ménage. Ces dernières demandent temps et organisation liée à la gestion de l'eau non présente dans la maison. Il faut donc s'équiper de bidons afin de les remplir à la fontaine la plus proche.

La gestion des tâches suppose une organisation interne de la cellule collective dont l'accent est mis sur l'égalité des rôles sociaux, la non-spécialisation et la liberté des unes et des autres. Aucune activité ne doit jamais être imposée à personne⁵.

Néanmoins, il est difficile de ne pas reproduire la division sociale des activités propre à la société ce qui a pour conséquence réunions, discussions, réajustement du projet.

D'ailleurs, on voit à quel point la norme de la société dominante demeure un point de référence et un élément de confrontation qui se pensent, se réfléchissent avec pour finalité la déconstruction des mécanismes sociaux.

³ Ibid.

⁴ Tract

⁵ Les menus travaux de subsistance, les tâches de première nécessité ne s'en imposent pas moins par eux-mêmes, indépendamment d'une autorité qui les ferait valoir.

1.3. Habiter comme lieu de l'expérience et terrain d'expression

Outre ces données matérielles qui renvoient à l'organisation sociale d'un groupe domestique, le squat est le support de leur militantisme. En effet, ce mode d'habiter leur permet de ne pas payer de loyer, de travailler moins ou de ne pas travailler, d'avoir pour conséquence une maîtrise de leur temps pour s'engager, construire leurs actions militantes.

Cette prise de possession d'un lieu inoccupé devient alors le lieu de l'expérience du collectif et un terrain d'expressions privilégié pour revendiquer.

Le squat concilie le lieu d'habitation et l'espace d'activité. Outre la gestion collective du quotidien qui s'impose à toutes, se tiennent, dans ce lieu, de nombreux ateliers ou manifestations : des ateliers d'échange et de savoir (apprentissage mécanique, logiciels libres, pochoirs-sérigraphie, charpenterie, cuisine végétalienne, sonorisation pour les concerts, électricité...) ; des ateliers de réflexions, des ateliers d'auto-défense (réponses aux insultes, apprendre à dire non...), des ateliers autour de corps et du bien-être (massages, sexualités, gynécologie, MST, contraception...)

Des concerts, des soirées de soutien ou encore des repas collectifs végétaliens peuvent prendre place dans le lieu.

La maison est également utilisée pour la préparation de l'émission de radio féministe, la ladyfest⁶.

Nos squatteuses utilisent également leur habitat et « le temps qu'il offre » à la production alternative de leurs propres informations (fanzines, journaux, brochures, tracts et affiches, bombages).

Ces informations sont trouvables lors des événements proposés par le collectif, dans les différents lieux alternatifs de la ville de Grenoble, ainsi que dans le réseau national anarchiste et féministe.

Le squat est lui-même « tatoué » par toutes leurs créations, il est un lieu privilégié pour la transmission des informations.

Flyers et affichettes recouvrent les murs de la maison. Les brochures et les journaux sont également visibles sur les tables.

L'espace est ainsi inondé sous différentes formes de discours allant des formes diverses de productions écrites à la parole, aux débats, omniprésents dans la gestion quotidienne de leurs actions militantes.

Au travers de cette sur-appropriation du discours, deux dimensions s'articulent : à la fois le symbole de l'appropriation par toutes des affaires communes et collectives, et leur inscription physique dans le lieu et dans le temps présent, dans l'ici et maintenant.

Lieu de vie, lieu d'expressions, le squat n'en reste pas moins un lieu tourné vers l'extérieur. Il permet en effet de construire un système de défense et d'attaque qui s'exprime « hors les murs ».

Du squat, on construit sa défense juridique, on répond aux nombreux messages qui prennent place dans la ville. On recouvre, par exemple, les affiches du mouvement pro-vie par des affiches revendiquant le droit à l'avortement. On détourne les messages publicitaires par différents collages, pochoirs ou peintures.

Nos militantes prennent également possession de la rue lorsqu'elles manifestent ou qu'elles organisent des marches de nuit non-mixte pour justement « reprendre la rue⁷ ».

Toutes ces dimensions articulées font que le squat oscille sans cesse entre fermeture dans le sens où c'est le lieu d'un groupe défini et circonscrit ; et ouverture à celles et ceux qui souhaitent lutter, s'exprimer, créer ou habiter pour quelques temps⁸.

En ajustant leur idéal de société à leur propre mode de vie, en construisant un mode de vie spécifique, en repensant l'organisation sociale du groupe domestique tout en oscillant entre ouverture du lieu

⁶ Une Ladyfest est un festival, en dehors de tout circuit économique, visant à promouvoir la création artistique féminine allant du concert aux performances à la projection de films ou d'expositions

⁷ Tract : Les femmes et les lesbiennes reprennent la rue !!!

⁸ Le squat se veut ouvert, mais entre l'énoncé d'un principe et les modalités pratiques de sa mise en œuvre, peuvent surgir de multiples difficultés.

comme terrain de l'expression et confrontation avec l'environnement social extérieur, cette expérience d'habitat alternatif nous amène à réfléchir sur l'espace produit.

2. POUR QUEL ESPACE PRODUIT ?

2.1. Habiter un espace d'exception ?

Une vraie « culture de l'intérieur » s'exprime dans l'espace investi dont la teneur sociale est celle des idées féministes, des questions du genre et de sexualité.

En affirmant leur volonté d' « habiter autrement », elles font de la maison occupée une scène politique et revendicatrice contre le patriarcat et l'hétérosexisme.

« Prendre au sérieux les critiques féministes et queer change profondément la définition de ce qu'est la politique : le champ du politique en est fortement élargi. On sort des définitions classiques, patriarcales qui dépolitisaient et dé-historisaient auparavant des sujets comme le corps, le relationnel, l'émotionnel, le travail ménager, la sexualité... En fait nous pensons qu'aucune pratique véritablement anticapitaliste et antiétatique n'est possible ou pertinente sans une critique radicale des relations de genre et de sexualité.⁹ »

Ces dimensions du genre et de la sexualité sont donc des données essentielles dans la conception et l'investissement de l'espace occupé. Nous l'avons souligné précédemment en énumérant le type d'activités présentes dans le lieu habité qui ont toutes pour but de déconstruire les rapports sociaux de sexe, d'inverser ou de renverser les rôles sociaux projetés sur un genre et de se réapproprier son corps et sa sexualité.

Habiter le squat est une manière pour elles d'échapper à leur rôle traditionnel, de s'affranchir de leur assignation en portant d'autres logiques d'espaces, de revendiquer par leur mode d'habiter une identité de sexe.

L'espace produit est-il un espace d'exception ou un espace s'opposant aux espaces hétéronormés de la ville ?

Les actions et les formes d'organisation mises en place n'ont pas pour fonction première de contredire l'organisation ordinaire de la société globale même si elles s'y opposent.

Elles se donnent davantage à inventer une vie satisfaisante, une vie libre aux personnes issues du mouvement.

Ce monde de l'alternative construit davantage un espace d'exception sécurisant pour ceux et celles qui le pratiquent, s'opposant inéluctablement à l'environnement social extérieur.

2.2. Habiter politique

De part leur présence non attendue dans un lieu non-destiné à « être habité », les squatteuses brouillent les logiques de l'espace en place.

En effet, la maison dans laquelle elles résident est destinée à être détruite afin de permettre un projet de développement urbain porté par la mairie grenobloise. Leurs précédentes occupations enrayaient quant à elles un projet de modernisation du bâti impulsé par les bailleurs sociaux de la ville.

On peut ainsi dire qu'en occupant un espace non prévu à cet effet, elles destituent symboliquement et matériellement les logiques politiques projetées sur la maison occupée et sur son terrain.

L'occupation illégale visible l'antagonisme de manière explicite : à l'encontre de qui et de quoi le mouvement est engagé.

⁹ Extrait du texte d'appel des organisatrices de l'AMP, Lyon, 2006.

L'Action Mondiale des Peuples est un réseau mondial d'activistes anti-capitalistes. Ses principes sont : l'horizontalité, l'action directe comme moyen de lutte, la décentralisation et l'autonomie ainsi que la démocratie directe.

La première conférence globale s'est tenue, en 1998, à Genève, avec plusieurs centaines de représentants de mouvements populaires du monde entier ce qui a permis, par la suite, de coordonner des organisations lors de contre-sommets et aussi au moment d'événements ponctuels tels que les caravanes itinérantes de rencontres : la Caravane Intercontinentale, les journées mondiales d'actions, etc.

Par leur présence, les règles du jeu sont bouleversées, la situation est déconstruite. En effet, en investissant une maison à l'abandon, l'ordonnement habituel du lieu et de la situation est perturbé, parasité : ceux et celles qui étaient maintenu à distance d'un projet, d'une politique entrent par effraction, elles sont là où on ne les attend pas.

« L'acte d'occupation provoque (donc) une coupure, une coupure verticale au sens où il interrompt un fonctionnement et bloque un processus. C'est un intercalaire politique qui s'introduit dans une situation et qui en réordonne l'agencement¹⁰. » (Pascal Nicolas-Le Strat, 2007)

Cette irruption physique dans les affaires publiques a logiquement pour conséquence de sur-politiser l'espace.

Ce qui revient à dire qu'en occupant illégalement un lieu, nos militantes provoquent un détournement de fonction et un renversement de perspective de l'espace investi le faisant glisser de sa fonction même d'espace de vie à un espace-enjeux, éminemment politique, où on peut lire les rapports de force, les assises du pouvoir et les formes idéologiques en place qui vont jusqu'aux conflits.

Conclusion

En appréhendant la question de l'habiter sous l'angle d'un habitat alternatif, on constate à quel point cette notion est agie par de nombreuses dimensions sociales, politiques et économiques.

L'espace habité et pratiqué se retrouve à la croisée d'enjeux politiques antagonistes faisant s'opposer des formes idéologiques, soulignant les assises du pouvoir et provoquant rapports de force.

Nous avons avancé que nous étions en présence d'un espace d'exception ou tout de moins c'est ce vers quoi tendent à créer nos militantes et qui font de cet espace de vie, un espace « entre-deux », intermédiaire puisqu'à la fois espace de l'intime (l'habitation) et espace ouvert sur la « globalité » de la ville. Autrement dit, ni espace réellement privé, ni espace tout à fait public, mais espace commun partagé par l'ensemble des résidentes fixes ou temporaires et par les visiteurs ponctuels.

Ce qui revient à construire un espace-temps spécifique où l'on peut se croiser, se rencontrer, s'arrêter le temps d'une discussion ou d'un atelier.

L'espace de vie devient donc un espace du commun, du partagé et de la rencontre autour d'idées politiques spécifiques.

Deux niveaux s'articulent dans les actions militantes observées et énoncées ci-dessus : à la fois une déconstruction des normes de genre qui s'exprime à l'intérieur de la maison devenue une scène de l'émancipation et à la fois une dénonciation de l'ordre social provoquée par la situation illégale de l'occupation.

En transgressant l'espace urbain et en ouvrant une brèche par le biais du squat, cette forme d'investissement de l'espace constitue un espace-enjeux dont l'objectif serait, pour ses habitantes, de transgresser le poids du genre par le biais de pratiques d'habiter et, pour les forces de l'ordre, de faire valoir la loi et le droit à la propriété.

Elles vivent ainsi dans un petit univers profitant des brèches urbaines pour s'y engouffrer et s'opposer à l'ordre social. Ces tentatives pour franchir la limite de « l'impossible » se soldent par de nombreuses expulsions ne les empêchant pas, pour autant, d'établir, ici et maintenant, les conditions concrètes qui leur permettent d'« habiter autrement » le temps de l'occupation.

BIBLIOGRAPHIE

Nicolas-Le Strat P. (2007), *Expérimentations politiques*, Fulenn, Paris

¹⁰ Nicolas-Le Strat P. (2007), *Expérimentations politiques*, Fulenn, Paris